

Neil McWilliam, Catherine Méneux et Julie Ramos (dir.)
Catherine Fraixe, Estelle Thibault, Bertrand Tillier et Pierre Vaisse (éd.)

L'Art social de la Révolution à la Grande Guerre
Anthologie de textes sources

Publications de l'Institut national d'histoire de l'art

Tony Moilin, *Paris en l'an 2000*, 1869

DOI : 10.4000/books.inha.5565
Éditeur : Publications de l'Institut national d'histoire de l'art, PUR
Lieu d'édition : Paris
Année d'édition : 2014
Date de mise en ligne : 5 décembre 2017
Collection : Hors collection
EAN électronique : 9782917902868

OpenEdition Books

http://books.openedition.org

Référence électronique
Tony Moilin, Paris en l'an 2000, 1869 In : *L'Art social de la Révolution à la Grande Guerre : Anthologie de textes sources* [en ligne]. Paris : Publications de l'Institut national d'histoire de l'art, 2014 (généré le 16 mai 2023). Disponible sur Internet : <http://books.openedition.org/inha/5565>. ISBN : 9782917902868. DOI : https://doi.org/10.4000/books.inha.5565.

Ce document a été généré automatiquement le 16 mai 2023.

Tony Moilin, *Paris en l'an 2000*, 1869

Introduction par Julie Ramos

Paris en l'an 2000 offre la vision du médecin, homme politique et écrivain, Jules-Antoine dit Tony Moilin (1832-1871) du rôle de l'urbanisme et de l'architecture dans l'avènement du socialisme. Candidat malheureux aux élections législatives de novembre 1869, Moilin y avait proposé la création d'un salaire minimum, la mise en place d'un système général d'assurance des travailleurs contre la maladie et le chômage, ainsi que la généralisation de l'impôt sur le revenu. Ses positions contre le régime, la publication de ses ouvrages, ainsi que son adhésion à l'Association internationale des travailleurs, conduiront à sa condamnation en août 1870 à cinq années d'emprisonnement pour sa participation à un supposé complot contre Napoléon III. Libéré à la chute du régime, il participe à la Commune en tant que chirurgien-major puis maire du 6e arrondissement avant d'être arrêté et fusillé le 27 mai 1871.

Dans *Paris en l'an 2000*, il reprend certes ces propositions de réformes de l'organisation du travail, du système de rémunération solidaire et des mœurs, également décrites dans un opuscule publié la même année, *La Liquidation sociale*, mais il place désormais en préalable de ces dernières la nécessité d'une refonte de l'urbanisme, appelée lui aussi à œuvrer à l'établissement d'une « République sociale ». Moilin imagine, dans les premiers chapitres de son ouvrage, que le gouvernement socialiste désormais au pouvoir est devenu l'unique propriétaire (grâce à l'impôt sur le revenu) de l'ensemble des immeubles de la ville, coupant court à toute spéculation foncière et à la mainmise des propriétaires privés. Il préconise l'érection d'un « Palais international », avatar d'une Exposition universelle conçue comme permanente, bâtie sur les îles de la Cité et Saint-Louis réunies par le comblement du bras de la Seine, et reliée, par des lignes de chemins de fer aériennes et rayonnantes, au réseau national. Un temple de la religion socialiste doit aussi être construit sur le site de Notre-Dame.

Ses visions ne sont pas sans rappeler celles du saint-simonien Charles Duveyrier (DUVEYRIER 1832, dans la présente anthologie), mais sa recommandation de construire des « rues-galeries » et des « rues-salons » aux premiers étages des immeubles est largement imprégnée de sa lecture de Fourier. Malgré cette parenté, s'y exprime les considérations hygiénistes du médecin qu'est Moilin, mais aussi les évolutions de l'industrialisation sous le Second Empire. En effet, si les « rues-galeries » de Moilin sont magnifiquement décorées, comme chez Fourier, elles ne sont plus des espaces laissés à

la liberté créatrice des artistes, mais « de beaux magasins et de magnifiques salons » dont les « murs sont couverts par l'étalage varié de tous les produits de l'industrie ». Ce faisant, Moilin les consacre principalement au commerce (PERRIER 2014). C'est en tant que prophète malheureux du règne de la marchandise, qu'il sera salué par Gustave Kahn trente ans plus tard dans son *Esthétique de la rue* (KAHN 1901, p. 193), puis par Walter Benjamin dans son *Livre des passages*.

1. ***Passage couvert parisien*** **inauguré en 1860 sous le nom de Passage Mirès**



Anonyme, s.d., coll. Particuliere.

***

Tony MOILIN, *Paris en l'an 2000*, Paris, chez l'auteur, 36 rue de Seine, 1869. Extraits p. 9-13, 26-31.

1 Rues-Galeries

2 Dès que le Gouvernement socialiste fut devenu le propriétaire légitime de toutes les maisons de Paris, il les livra aux architectes avec ordre d'en tirer le meilleur parti possible et notamment d'y établir les *rues-galeries* indispensables à la nouvelle Société.

3 Les architectes s'acquittèrent on ne peut mieux de la mission qui leur était confiée.

4 Au premier étage de chaque maison, ils prirent toutes les pièces donnant sur la rue et en démolirent les cloisons intermédiaires, puis ils ouvrirent de larges baies dans les murs mitoyens et ils obtinrent ainsi des *rues-galeries* qui avaient la largeur et la hauteur d'une chambre ordinaire et occupaient toute la longueur d'un pâté de constructions.

5 Dans les quartiers neufs où les maisons contiguës ont leurs étages à peu près à la même hauteur, le plancher des galeries se trouva être assez régulièrement de niveau et l'on n'eut à faire que de médiocres raccordements. Mais, dans les vieilles rues, il n'en fut plus de même. Là, il fallut exhausser ou abaisser bien des planchers, et souvent on dut

se résigner à donner au sol une pente un peu rapide ou à le couper par quelques marches d'escalier.

6 Quand tous les pâtés de maisons se trouvèrent ainsi percés de galeries occupant la longueur de leur premier étage, il n'y eut plus qu'à réunir ces tronçons épars les uns aux autres, de manière à en constituer un réseau non interrompu embrassant toute l'étendue de la ville. C'est ce qu'on fit aisément en établissant sur chaque rue des ponts couverts qui avaient la hauteur et largeur des galeries et se confondaient avec elles.

7 Des ponts tout semblables, mais beaucoup plus longs, furent jetés de même sur les divers boulevards, sur les places et sur les ponts qui traversent la Seine, de façon que la rue-galerie ne présentait de solution sur aucun point et qu'un promeneur pouvait parcourir toute la cité sans jamais se mettre à découvert et par conséquent en étant toujours parfaitement à l'abri de la pluie ou du soleil.

8 Du reste, tous ces travaux furent exécutés avec cette rapidité fébrile qu'engendrent les Révolutions ; les ouvriers y travaillaient nuit et jour, et au bout de quelques semaines la transformation de Paris était complète et l'on pouvait commencer à en apprécier les résultats.

9 Dès que les Parisiens eurent goûté aux nouvelles galeries, ils ne voulurent plus mettre le pied dans les anciennes rues qui, disaient-ils, n'étaient plus bonnes que pour les chiens. Quand on leur proposait d'aller dehors, ils trouvaient toujours qu'il faisait trop chaud ou trop froid, qu'il y avait de la boue, du brouillard, du vent ou de la poussière et ils préféraient rester à couvert. Bien loin d'en souffrir, leur santé n'en devint que meilleure et l'on vit disparaître presque complètement toutes les maladies causées par le froid ou l'humidité, telles que les rhumes, les rhumatismes, les névralgies, les fluxions de poitrine, etc. De plus, ils réalisèrent d'importantes économies sur leurs vêtements et leurs chaussures. Leurs effets, n'étant plus endommagés par la pluie et la crotte, s'usaient beaucoup moins vite et conservaient plus longtemps leur fraîcheur ; sans compter qu'on était affranchi de tous les engins coûteux inventés contre la pluie, le froid et le soleil, tels que les parapluies, les ombrelles, les cache-nez, les manteaux et les souliers imperméables, etc.

10 Tout le monde était donc satisfait, sauf cependant quelques mécontents, il y en a toujours, qui ne se gênèrent pas pour critiquer le Gouvernement et lui faire de l'opposition.

11 D'un côté, c'étaient tous les boutiquiers se lamentant en chœur de ce qu'on leur avait retiré leurs chalands. Personne ne passant plus devant leurs magasins, ils ne vendraient plus rien et leur faillite était certaine. D'un autre côté, bon nombre d'habitants pleuraient leur industrie fortement compromise ou même entièrement perdue. - C'étaient les fabricants d'ombrelles et de parapluies, ceux de vêtements et de souliers en caoutchouc qui ne trouveraient plus à placer leurs marchandises. - C'étaient les magasins de confections, de nouveautés et de lingerie, les tailleurs, les chapeliers, les cordonniers, les modistes et les couturières qui ne feraient plus leurs frais, l'article d'habillement n'ayant plus besoin d'être renouvelé aussi souvent, du moment qu'on ne serait plus mouillé par la pluie, crotté par la boue et brûlé par le soleil. - C'étaient les cochers et les entrepreneurs de voitures publiques qui allaient perdre toute la clientèle que leur attiraient les jours pluvieux. - Enfin, c'étaient les médecins, les chirurgiens et les pharmaciens qui n'auraient plus de malades, du moment que le public cesserait de

respirer l'humidité, de se mouiller les pieds, d'attraper des refroidissements, de glisser sur le verglas et de se faire écraser par les voitures.

12 Il y avait encore bien d'autres plaintes semblables et non moins intéressées ; mais le Gouvernement n'en fut aucunement ému et, confiant dans le résultat définitif de ses efforts, il continua résolument l'œuvre de transformation qu'il avait commencée. [...]

13 Aspect des Rues-Galeries

14 Cependant, dès que les rues-galeries eurent été percées, le Gouvernement prit soin de les décorer et de les mettre en harmonie avec leurs diverses destinations.

15 Les plus larges et les mieux situées d'entre elles furent ornées avec goût et somptueusement meublées. On couvrit les murs et les plafonds de peintures décoratives, de marbres rares, de dorures, de bas-reliefs, de glaces et de tableaux ; on garnit les fenêtres de magnifiques tentures et de rideaux brodés de dessins merveilleux ; des chaises, des fauteuils, des canapés dorés parfaitement rembourrés et recouverts de riches étoffes, offrirent des sièges commodes aux promeneurs fatigués ; enfin des meubles artistiques, d'antiques bahuts, des consoles, des étagères couvertes d'objets d'art, des vitrines pleines de curiosités, des statues en marbre et en bronze, des potiches contenant des fleurs naturelles, des *aquariums* remplis de poissons vivants, des volières peuplées d'oiseaux rares complétèrent la décoration de ces rues-galeries qu'éclairaient le soir les mille feux des candélabres dorés et des lustres de cristal.

16 Le Gouvernement avait voulu que les rues appartenant au peuple de Paris dépassassent en magnificence les salons des plus puissants souverains, et les artistes, à qui on avait laissé carte blanche, s'étaient ingéniés à rassembler dans un étroit espace toutes les splendeurs de la civilisation et avaient réalisé des merveilles où la richesse la plus inouïe s'alliait toujours à l'élégance et au bon goût.

17 Quant aux rues-galeries, moins favorablement situées, elles sont ornées et meublées beaucoup plus modestement. La plupart d'entre elles se trouvent affectées à la vente et transformées en magasins de détail. Partout, leurs murs sont recouverts par l'étalage varié de tous les produits de l'industrie. Il en résulte une sorte de décoration, qui pour n'être pas aussi opulente que celle des rues-salons, n'en charme pas moins les yeux, et, grâce à son renouvellement journalier, ne lasse jamais la curiosité du promeneur. Par suite de cette destination tout utilitaire des galeries, les passants circulent continuellement au milieu des magasins et peuvent, sans se déranger de leur route, acheter tous les objets qui les tentent ou dont ils ont besoin.

18 Dès le matin, les rues-galeries sont livrées aux gens de service qui donnent de l'air, balayent soigneusement, brossent, époussettent, essuient les meubles et entretiennent partout la plus scrupuleuse propreté. Ensuite, selon la saison, on ferme les fenêtres ou on les laisse ouvertes, on allume du feu ou on baisse les stores, de manière à avoir en tout temps une température douce et égale. De leur côté, les commis préposés à la vente font la toilette des rues-magasins, ils sortent leurs marchandises, disposent leurs étalages, et se préparent à recevoir la visite du public.

19 Entre neuf et dix heures, tout ce travail de nettoyage est terminé et les passants, rares jusqu'alors, se mettent à circuler en plus grand nombre. L'entrée des galeries est rigoureusement interdite à tout individu sale ou porteur de gros fardeaux ; il est également défendu d'y fumer et d'y cracher. Du reste on a rarement besoin de rappeler ces interdictions, tout le monde comprenant que des rues, qui sont en définitive de

beaux magasins et de magnifiques salons, seraient bien vite détériorées si l'on pouvait y cracher partout et s'y asseoir sur des meubles de soie avec des vêtements humides de pluie ou souillés de boue.

20 Dans l'après-midi, la foule devient plus considérable et les femmes commencent à se montrer en toilettes élégantes. Partout ce ne sont que gens pressés courant à leurs affaires, acheteurs examinant les étalages des magasins et se faisant montrer des marchandises, curieux stationnant devant les tableaux et inventoriant les mille curiosités accumulées dans les vitrines. Les rues-salons sont si nombreuses et les objets d'art qui les décorent si multipliés, qu'aucun flâneur, si émérite qu'il soit, ne peut se vanter de connaître tout et que chaque jour, en passant dans les mêmes endroits, on découvre de nouveaux détails qui avaient échappé aux précédents examens et réveillent une curiosité toujours satisfaite et jamais blasée.

21 Mais c'est surtout le soir que les rues-galeries présentent une animation extraordinaire et dont aucune description ne saurait donner une idée même imparfaite. Toute la population qui pendant le jour travaillait dans les ateliers, les bureaux et les magasins, se donne rendez-vous dans les rues-galeries et particulièrement dans les rues-salons éclairées *a giorno* par des milliers de lustres. Toutes les femmes encore jeunes et jolies s'y promènent en toilette de bal, en souliers de satin, la tête couverte de fleurs, les bras et les épaules nus. Elles prétendent que ce genre de costume est extrêmement économique et leur revient moins cher que tout autre habillement. Leurs cavaliers ont également une tenue de bal fort gracieuse qui n'a rien de commun avec les chapeaux en tuyau de poêle et les fracs étriqués de l'Ancien Régime. Quant aux personnes âgées ou sans prétentions, leur toilette est plus simple sans cependant faire tache au milieu de ce monde élégant.

22 La soirée se passe ainsi à se promener dans la rue, à causer, à rire les uns avec les autres, à regarder les innombrables curiosités étalées sous les yeux à moins qu'on ne préfère aller au théâtre, au café, au concert ou dans quelque autre lieu de plaisir.

23 Cependant, à mesure que la nuit s'avance, les promeneurs deviennent plus rares ; chacun rentre chez soi ; à minuit, les lustres s'éteignent sauf quelques becs réservés, et l'on ne voit plus passer que les citadins qui sortent du spectacle et retournent à leur logis où ils s'endorment avec la conscience que la République sociale est le meilleur des gouvernements.

Lire le texte original

INDEX

Index géographique : Seine, Paris
Mots-clés : Aménagements, Architecture, Bien social, Confort, Galeries, Gouvernement, Luxe, Magnificence, Peuple, République, Rues-galeries, Socialisme, Société, Splendeur
Thèmes : Art et État, Fouriérisme, Socialisme, Urbanisme